

QUE FAIRE ?

Marianne Verville



Noem (crédit : Jean-François Dupuis)

2 mai. L'Espace Zylbadone, adjacent à la Salle le Tremplin (97, rue Wellington Sud), invite les amateurs d'art au vernissage de l'exposition « **Déconstruction** », de l'artiste en arts visuels **Audrey Duquette**, de 17 h à 19 h. Avec un mélange de crayons-feutres, de peinture acrylique et de ruban-cache, elle va du rendu simple au très réaliste en s'interrogeant sur la perception de ses sujets, de leurs couleurs et de leurs modelés à l'aide de mélange optique ou de la déconstruction des formes, qu'elles soient textuelles ou géométriques. « Pour moi, le sujet est plus souvent prétexte à la réalisation, une excuse pour me questionner sur sa représentation tout en le déconstruisant », explique-t-elle. Son exposition est présentée du 2 mai au 15 juin 2014 et est accessible les soirs de spectacle à la Salle le Tremplin.

2 et 3 mai. Les étudiants et étudiantes de l'option Lettres du programme d'Arts et lettres du Cégep de Sherbrooke présentent la tragicomédie « **Jeux de massacre** », d'Eugène Ionesco, un classique de ce maître de l'absurde, le tout mis en scène par Mathieu Blais, qui avait d'ailleurs fait ses marques dans le style avec l'Abattoir Théâtre, il y a quelques années, à Sherbrooke. Si vous ne connaissez pas la pièce, voici ce qu'ils en ont dit : « Un mal mystérieux et virulent sème l'émoi dans une ville et la décime de ses habitants, qu'ils soient petits pauvres fanatiques ou grands riches sceptiques. » Ça se passe à 20 h, à la Salle Alfred-Des Rochers du Cégep de Sherbrooke (rue Terrill, dans le pavillon 3).

8 mai. Grosse journée pour l'équipe de l'organisme sherbrookoise **Arrimage Estrie**. Tout d'abord, de 17 h à 19 h au Boquébrière (50, rue Wellington Nord) sera lancé le recueil « **Les mots du corps** », portant sur le thème de la relation au corps et la pression sociale faite pour atteindre un modèle de beauté irréaliste. David Goudreault, Sophie Jeukens, Valérie Whissell, Mega Nan, Marianne Deschênes et une trentaine d'autres créateurs de l'Estrie y ont généreusement contribué, fournissant une centaine de pages de textes et d'images. L'événement sera suivi du spectacle-bénéfice **L'Arrimage** au Théâtre Granada (53, rue Wellington Nord), qui vise de plus à souligner la journée internationale sans diète. Les explosives gagnantes du festival de la chanson de Granby **Garoche ta sacoché**, le soufflant groupe sherbrookoise **Noem** ainsi que l'enraciné auteur-compositeur-interprète **Tire le coyote** y tiendront la vedette. Les billets sont déjà en vente, dépêchez-vous !

9 et 10 mai. C'est toujours un signe de succès quand des supplémentaires sont programmées, mais quand en plus c'est pour une création toute locale d'une artiste bien établie, ça mérite qu'on s'y attarde. Après avoir fait salle comble à la Salle le Tremplin (97, rue Wellington Sud) à plus d'une reprise cet automne, **Suzanne Lafontaine** revient y présenter son spectacle multidisciplinaire « **Danser avec l'ombre** », une œuvre coup de poing très intime et à la fois universelle sur la traversée du deuil et la quête d'une joie nouvelle. Toujours accompagnée du talentueux musicien sherbrookoise René Béchar, Suzanne Lafontaine se livre dans une œuvre au confluent du théâtre, du chant, de la poésie, du mouvement et de la musique. Réservez vos places dès maintenant ; le spectacle débute à 20 h.

9 mai. La Petite Boîte Noire (53, rue Wellington Sud) présente dès 21 h une soirée tout en rock'n'roll festif. Trois groupes sont à l'affiche : **Cherry Chérie**, dont les compositions francophones rétro, trash, bonbon, rock'n'roll feront lever le plancher de danse, **Union General**, trio sherbrookoise power-pop/rock mélodique dont la sortie du deuxième album est prévue pour la fin de 2014, et **Mr. Songbird**, dont l'inqualifiable style musical inspiré du folk vous emplira à coup sûr le cœur de joie de vivre. Bref, un sundae avec trois cerises dessus !

22 au 25 mai. La 9^e édition du **festival du texte court de Sherbrooke** se déroulera cette année sous le thème « Corps ». Corps en mouvement, corps en performance, corps à l'épreuve : la poésie se fera de chair et de sang cette année, les mots se fonderont dans leurs créateurs, la musique et la danse s'allieront à la parole. En plus des nombreux artistes invités, de la relève ou bien établis, des micro-ouverts sont au programme pour les poètes et écrivains de la région ou de passage, dont un avec musiciens invités et un autre à thématique érotique : oreilles chastes s'abstenir ! L'événement se terminera sur un slam de conte, une activité lancée l'an passé et qui met véritablement au défi les conteurs du coin grâce à une limite de temps et aux juges choisis au hasard dans le public, comme au slam de poésie. Pour tous les détails : www.festicourt.org.

ENTRÉE LIBRE

JOURNAL COMMUNAUTAIRE DE SHERBROOKE

GRATUIT

Mai 2014 // Vol. 29 // N° 3 // 176^e parution

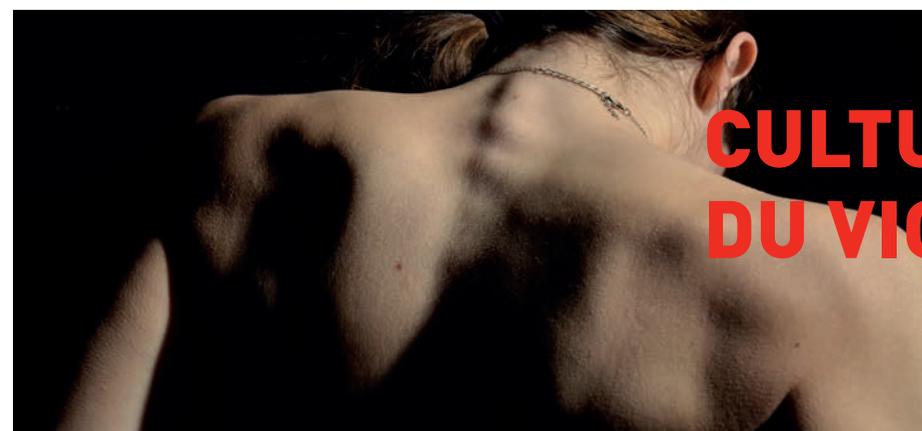


Page 1



UN JOYAU DANS UN ÉCRIN VERT

Page 2



CULTURE DU VIOL

Page 4



LUTTE DES CLASSES 2.0

Sylvain Vigier

LE VERDICT DES ÉLECTIONS PROVINCIALES ET L'AVÈNEMENT D'UN GOUVERNEMENT LIBÉRAL MAJORITAIRE LAISSENT SON-GEURS, AU MOMENT MÊME OÙ S'APPLIQUENT DES POLITIQUES DRACONIENNES DE RÉDUCTION DES PROGRAMMES PUBLICS ASSOCIÉES À DES BAISSÉS D'IMPÔTS CONSÉQUENTES POUR LES ENTREPRISES ET LES PLUS FORTUNÉS. POURQUOI UN TEL PLÉBISCITE DANS LES URNES AU SEIN D'UNE POPULATION QUI SE RECONNAIT DANS LES SLOGANS D'UN « OCCUPY WALL STREET » QUI JOUE LES 99 % CONTRE LE POURCENT RESTANT ? OÙ LA LUTTE DES CLASSES EN EST-ELLE AUJOURD'HUI ?

Il apparaît difficile de donner vie — à l'ère de la fibre optique et des télécommunications — à un concept éculé, voire galvaudé, en tout cas fortement associé au siècle passé. Apparue au début du XIX^e siècle et développée par Karl Marx dans *Le Manifeste du Parti Communiste* (1848), la lutte des classes entend l'opposition de deux classes antagonistes qui luttent toutes les deux pour leur survie.

À la base de la pyramide sociale se trouve les prolétaires (étymologiquement : celui qui ne possède que sa descendance), qui vivent de par leur force de travail des tâches offertes par la classe possédante (ou bourgeois, étymologiquement celui qui a droit de cité). Le travail du prolétaire, par la production de biens vendus avec profit, augmente le capital de la classe possédante, qui donne un salaire en contrepartie du travail. Le jeu de dupe se noue à cette relation grâce au salaire permet-

tant d'entretenir la force de travail (« je mange, donc je conserve ma force de travail »), tandis que la force de travail augmente la possession du capital (« je vends à profit, donc je m'enrichis »). Sans travail, pas de production de biens possible, mais les moyens de production (machines, locaux, stratégie de vente) sont la propriété de celui qui organise la production, pas de celui qui la fait.

La théorie marxiste envisage la fin de l'oppression de tous par quelques-uns dans une société pacifiée et sans classes, où l'ensemble des moyens de production sera détenu par les travailleurs, ainsi maîtres de leur destin.

« Maitres chez nous »

Ce mot d'ordre de la Révolution Tranquille résume relativement bien les mouvements sociaux du monde à la suite de la Seconde Guerre mondiale : décolonisation, mouvement des droits civiques

aux USA, mai 68 en France... Les vagues de nationalisation et de création de compagnies nationales qui ont eu lieu pendant et à la suite de la guerre ont permis une réappropriation des biens de production. Les mouvements sociaux ont apporté une redéfinition des conditions de travail avec tarif horaire minimum, temps de travail maximum, assurance santé, chômage, congés payés, etc.

Cette redéfinition des relations entre prolétaires et bourgeois a permis l'émergence de la classe moyenne. Affranchie d'une certaine servitude du travail, cette nouvelle classe sociale a bénéficiée collectivement de la mutualisation des biens de productions (accès gratuit ou à prix encadrés à la santé, à l'éducation, à l'énergie), mais aussi individuellement de la croissance économique qu'apportaient les nouvelles technologies de production et le nouveau marché que la classe moyenne représentait elle-même.

En voyant ses conditions matérielles s'améliorer (passage d'une société de rareté à une société d'abondance), sa progéniture (essence du prolétariat) accéder à un niveau social supérieur (de l'école primaire à l'université), qu'elle-même pouvait progresser dans la hiérarchie d'une entreprise et terminer sa carrière avec un

autre statut social que celui avec lequel elle avait débuté, la classe moyenne s'est vue arriver au bout du chemin. Enorgueillie de son essor — et on le serait à moins tant son émergence est une révolution — la classe moyenne a oublié son parcours et son statut prolétaire. C'est à ce moment, à l'orée des années 80, que la classe possédante est venue siffler la fin de la récré pour ouvrir à l'ère néolibérale.

Où en est donc la lutte des classes en 2014 ?

La classe moyenne a phagocyté la classe prolétaire et, par là-même, le sens de son nom dans l'imaginaire commun. L'ouvrier en tant que représentation que l'on s'en fait (modèle de la société industrielle) a globalement disparu ou, pour être plus juste, a quitté nos pays occidentaux pour être réintroduit dans les pays où la main d'œuvre n'est que peu rémunérée. Il est un vrai prolétaire, au sens du XIX^e siècle.

Mais si l'ouvrier en sueur et noir de charbon n'existe plus ici et a été remplacé par le salarié, ce nom à consonance plus noble n'élimine aucunement les difficultés et la précarité intrinsèque au travail dans une organisation capitaliste. Quelle stabilité, assurance de l'emploi et de revenu

pour toute personne qui débute sa carrière ? Quel espoir d'évolution au sein d'une entreprise où chaque poste est figé et défini par des règles et des rôles stricts ? La montée du chômage dans une société où la productivité a augmenté sans remettre en cause la durée du temps de travail organise une pression sur les salaires et les conditions de travail. Les nouveaux prolétaires jouissent de beaucoup plus de biens que les mineurs de Zola ; leur avenir comme travailleurs n'est toutefois pas plus enviable, du fait de l'incertitude qui pèse sur la stabilité de leur carrière, de la pression négative faite sur les salaires. Alors qu'une partie de la classe moyenne se paupérise, l'autre partie lutte contre celle qui s'enforce pour attraper les wagons de la classe dominante.

Une nouvelle organisation de la société vue par le prisme de la lutte des classes peut ainsi être faite sous la forme du précaire, une classe salariale à contrat dépendant intégralement de la conjoncture dans des emplois souvent qualifiés, mais mal rémunérés. À l'opposé on trouve la classe moyenne installée à des postes de responsabilité avancés sans être des éléments clés du processus décisionnel. Le prolétaire prend la forme d'un « jeune » (moins de 35 [sic] qui doit faire ses preuves), d'un immigré (déraciné pour redémarrer), d'une personne ayant perdu son emploi (réorientation de carrière), d'un travailleur précaire à contrat, de toute personne n'étant pas sur les rails de la carrière ou ayant déraillé.

Le prolétaire 2.0 bosse dans un *call-center*.

**JE LUTTE
DES CLASSES**

**UTOPISTE
DEBOUT RÊVE
GÉNÉRALE**

4 RAISONS DE REVOIR LA POLITIQUE DE PARTICIPATION CITOYENNE

Claude Dostie Jr

LE DERNIER ÉPISODE DE DÉBATS HOULEUX SUR LE PROJET DE RÉDUCTION DU NOMBRE D'ÉLUS A RÉVÉLÉ PLUSIEURS LACUNES DANS LA MANIÈRE DONT ON EXERCE LA DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE À SHERBROOKE. IL DEVIENT CLAIR QU'UNE BONIFICATION DE LA POLITIQUE DE CONSULTATION CITOYENNE DE LA VILLE DE SHERBROOKE EST NÉCESSAIRE, DE MÊME QUE LA CRÉATION D'UN ORGANE AUTONOME POUR ADMINISTRER CETTE POLITIQUE. VOICI POURQUOI.

Les dernières consultations ont été bâclées

Rappelons qu'entre l'annonce du projet et les consultations, il ne s'est écoulé que 15 jours. Ce court délai ne donnait aux intervenants qu'une petite semaine et demie pour prendre connaissance du projet et pour déposer un mémoire. Ce délai minimal rendait évidemment difficile la prise de position par les organismes de Sherbrooke. Les dépliants d'information, produits aux frais des contribuables et envoyés à toutes les portes, n'indiquaient même pas les dates des consultations.

Quant à la consultation elle-même, elle n'était présidée par personne, mais était plutôt « animée » par un quidam qui ne signera jamais un rapport de consultation, comme c'est prévu à la politique : seul un procès-verbal très sommaire sera produit. Lors de la consultation, la formule retenue ressemblait à une audience auprès du maire qui tentait sans cesse de tourner à son avantage n'importe quel commentaire du public. Le processus de consultation servait essentiellement de tribune au maire pour défendre son projet et pour tenter d'infantiliser les participants.

Il faut une certaine automaticité

Rappelons que la dernière consultation a été arrachée au maire et à son parti qui, clairement, n'en voulait pas sous le prétexte que la campagne électorale tenait lieu,

ni plus ni moins, de consultation. Pourtant, bien que le maire ait obtenu une très forte majorité, son parti n'a obtenu que quelque 39 % des voix. Qu'à cela ne tienne, le maire avait l'intention de présenter sa réforme à une séance du conseil et de la faire voter à la suivante. Avec la montée à prévoir du parti du maire et l'imposition de plus en plus rigide d'une ligne de parti, un mécanisme doit être mis en place pour s'assurer qu'une dérive ne se produise. Le meilleur moyen de s'assurer que les consultations ne soient pas esquivées à l'avenir, c'est de confier le mandat à un organe autonome qui ne relèverait pas du service des communications.

Il faut créer un organe autonome de consultations publiques

Bernard Sévigny avait promis en 2009 de créer un bureau de consultation. C'était après le rejet du plan d'urbanisme lors d'un référendum. Sévigny critiquait alors l'administration Perrault sans relâche pour son manque d'écoute. Cette promesse non tenue est d'autant incompréhensible que la politique de consultation elle-même prévoit la création d'un « secrétariat » à la consultation. Pourtant, rien n'a été fait depuis 2009. Sévigny a affirmé dernièrement que cela aurait « coûté trop cher ». Pourtant, à Gatineau existe une « unité de coordination » des consultations publiques qui emploie une seule personne ; cette ville est un modèle au Québec en matière de consultations

publiques. À Longueuil, c'est un bureau de consultation et d'information qui emploie deux personnes à temps plein.

Un tel organe autonome permettrait d'éviter les dérives que l'on a connues. En situant le bureau de consultation dans le secteur de la planification stratégique, les personnes responsables pourraient être à même de voir venir les projets et de préparer le terrain avec l'administration pour des consultations de qualité.

Il faut établir une culture de la consultation publique

Le maire et le service des communications ne sont pas les seuls coupables des lacunes en matière de consultation publiques à Sherbrooke. Les conseillers municipaux ont aussi fait preuve, à l'exception notable de Chantal L'Espérance et de Nicole Bergeron, d'une pauvreté d'esprit qui les a fait confondre un projet racoleur et populiste avec la volonté de la population. Peu importe que 12 mémoires aient été déposés et que 11 d'entre eux critiquaient sévèrement, mais d'une manière très articulée, le projet, les conseillers ont préféré s'en remettre à la majorité, aussi silencieuse et mal informée soit-elle. La réaction la plus troublante est venue de Julien Lachance, qui a rejeté tout le processus de consultation en disant que, dans ce genre d'exercice, ce sont les opposants qui s'expriment, comme si cela invalidait l'opposition elle-même.

Bref, pour toutes ces raisons, le conseil municipal se doit de procéder à une révision sérieuse de sa politique de consultation publique et de la manière dont elle est appliquée.



CECI N'EST PAS UN BOULEVARD !

L'artiste Susanne Speidel présente, sur son site internet, plusieurs dessins constituant un « témoignage en l'honneur de la beauté et de la richesse du paysage naturel » que l'on peut admirer à Rock Forest. L'administration municipale prévoit en effet la construction, au coût de 50 millions de dollars, d'un nouveau boulevard qui reliera le secteur Mi-Vallon à un segment du boulevard Portland qui lui, sera prolongé à travers le dernier milieu humide vierge de Sherbrooke. Cette prolongation du boulevard Portland a pour but, par ailleurs, de créer un nouveau parc industriel « de prestige », près de l'autoroute 10.

Mme Speidel a démarré une pétition qu'elle promeut sur son site. Elle rappelle que le projet du maire Sévigny amènerait « la destruction de 263,5 hectares de milieux humides, forêts humides, boisés, prés humides et champs sur 355 hectares de surface totale affectée. Cela diminuerait de beaucoup l'intégrité de cet écosystème et la biodiversité des parcelles subsistantes. » L'artiste souligne aussi que si cet espace était protégé, cela permettrait de conserver « un lieu de ressourcement pour les citoyens des quartiers avoisinants » et même « ce qui pourrait devenir un parc-nature pour tous les Sherbrookoïses d'aujourd'hui et de demain. » Elle rappelle que la surface totale des lieux dont il est question est supérieure aux 200 hectares boisés du parc du Mont-Bellevue, actuellement le plus grand parc de Sherbrooke ! « Si nous voulons que dans 100 ans la ville puisse toujours se vanter d'être un joyau dans un écrivain vert, ce n'est pas en permettant l'étalement urbain que nous y arriverons – nous devons dès aujourd'hui protéger un grand espace naturel à proximité des quartiers comme celui-ci ! », clame-t-elle.

Pour plus de détails, visitez le www.susannespeidel.com



ENTRÉE LIBRE

187, rue Laurier, local 317
Sherbrooke (Québec)
J1H 4Z4

Tél. 819 821-2270
www.entree libre.info
journal@entree libre.info

TIRAGE : 9500

Équipe de rédaction

Sylvain Bérubé,
Alexandre Demers,
Claude Dostie

Collaboration

Julie Dionne, Genevieve Giroux,
Evelyne Papillon, Marianne Verville,
Sylvain Vigier, Benjamin Zielinski

Correction et révision

Julie Babin,
Marie-Andrée Dufresne,
Evelyne Papillon

Mise en page

Sylvain Bérubé

Éditeur La Voix Ferrée

Impression Payette & Simms inc.

Graphisme de la maquette :

Studio Stage 2010

Poste publication Enrg. 7082

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2014

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Territoire de distribution gratuite délimité par

les rues Queen au nord, Saint-Joseph au sud,

Le Phare à l'ouest et par la rivière St-François.



QUELLE SOCIÉTÉ POUR LES ENRAGÉS ?

Benjamin Zielinski, activiste

LE PRINTEMPS 2014 VOIT ENFIN LE JOUR À LA SUITE D'UN PRÉLUDE ÉLECTORAL PLUTÔT DÉPRIMANT POUR CEUX ET CELLES QUI Y ONT VU UN ESPOIR POUR L'AVANCÉE DE L'IDÉOLOGIE PROGRESSISTE AU QUÉBEC. CERTES, IL Y A CEUX ET CELLES QUI VOUS DIRONT QU'IL Y A DES VICTOIRES, QUE DES CANDIDATS ONT RÉUSSI À GAGNER DES SIÈGES IMPORTANTS. EN SUITE, IL Y A CEUX ET CELLES QUI VOUS DIRONT QUE LE VOTE SE DOIT D'ÊTRE UNE ACTION STRATÉGIQUE COORDONNÉE PAR UNE MOBILISATION MASSIVE REPOSANT SUR LES ÉPAULES DES CANDIDATS ET DE LEURS MILITANTS.

Je n'ai pas l'intention d'approcher d'un moindre pouce l'analyse de ces dernières élections puisque je suis, tenez-vous-le bien pour dit, un abstentionniste. Je ne veux pas faire partie de ce cirque, ni polluer mes neurones et mes précieuses heures de réflexion de tous ces concepts préfabriqués, destinés à influencer ma façon de réfléchir et à la canaliser dans une représentation unidimensionnelle de la pensée : la gauche et la droite.

Je ne peux prétendre parler pour qui que ce soit, je ne peux me proclamer anarchiste, socialiste ou réformiste, malgré que je puisse jongler entre ces symboles pour afficher mon indignation. Je peux cependant, annoncer avec certitude que nous ne sommes pas seuls : notre masse critique se fait valoir peu à peu et résiste fortement à la tentation de croire qu'il est impossible de régler nos problèmes grâce aux contacts réels entre individus.

Le 7 avril, au jour des élections, pendant que tous faisaient la file pour aller marquer cette case sacrée sur le parchemin divin du scrutin, notre cri du cœur s'est fait entendre timidement au centre des activités politiques de notre communauté, l'hôtel de ville. Nous étions une bonne cinquantaine, et notre rassemblement n'était pas si différent d'une belle journée d'été au soleil où l'on va

prendre une marche pour lire un livre ou jouer de la musique. La différence marquante consistait en la présence accrue des forces de l'ordre et en l'impressionnante démonstration d'organisation de ces dernières, qui ne vient probablement pas sans un lourd budget puisé à même les poches des contribuables.

Il était un peu difficile d'échanger nos fragments gênés d'idées révolutionnaires en devenir alors que des hommes en uniformes paramilitaires, armés d'une panoplie de gadgets persuasifs et d'une armure de kevlar, observaient chaque petit détail de nos moindres gestes. Le plus troublant est le fait que nous étions un groupe bien convivial qui, à ma connaissance, ne contenait pas de grands activistes ou de militants renommés pour leurs actions violentes ou leurs plans malicieux. Juste un petit groupe de jeunes, enragés malgré leur bonne humeur, et déterminés à se faire entendre malgré leur manque de voix et d'expérience.

Comme prévu avec les forces de l'ordre, un très petit groupuscule a pris la rue, mais semblerait-il qu'un manque de communication aurait déclenché l'alerte générale de nos vaillants policiers, qui ont alors appelé des renforts pour coincer notre groupe de 12 personnes sillonnant le centre-ville dans l'espoir de trouver les

soirées électorales de chaque parti et de faire valoir nos idées à leurs militants. Dans la noirceur, loin de toute foule, les policiers nous ont encerclés ; une voiture de police était là pour chacun de nous. Une démonstration de force impressionnante. Niant nos droits fondamentaux, ils nous ont fait la morale et criminalisés sous un règlement obscur assurant le droit sacré de l'automobiliste de circuler sans se faire déranger (article 5.1.69-1 du *Code de la sécurité routière*).

J'ai tenté de sortir mon appareil photo, mais on m'a dit que c'était illégal. J'ai tenté de faire comprendre que je connaissais bien mes droits et que nous n'avions enfreint aucun règlement, mais un policier est venu me dire qu'il allait « m'embarquer pour refus d'obtempérer », tout en imposant ses muscles et me parlant à un pouce du visage. Il n'y avait rien à faire, les policiers ont décidé de nous mentir, ils nous ont donné la permission d'exercer nos droits pour ensuite nous humilier dans un coin et nous retirer cette liberté fondamentale dans le silence. À peine sorti de l'incubateur de la révolution, ce petit groupe sympathique que je viens de rencontrer, le PAVÉ, se dirige déjà vers la cour municipale.

Quelle société pour les enragés ? Eh bien, il n'y en a pas, il faut tout simplement la créer.

La 3e édition de **Recycle ton jardin** se tiendra les 18 et 19 mai au Carrefour de solidarité internationale (165, rue Moore). Cette foire horticole verte est une initiative de l'organisme environnemental Action Saint-François afin d'amasser des fonds. Entre les 10 et 17 mai, allez porter vos plantes à recycler chez Jardin Éden (5316, blvd Bourque) et procurez-vous-en de nouvelles à moindre coût lors de l'évènement. Sur Facebook : Recycle ton jardin — Horticulture Sherbrooke.

Du 7 mai au 14 juin, c'est le **Printemps des ateliers-théâtre du Double signe** ! Les participants aux ateliers-théâtre s'en sont donnés à cœur joie, guidés par des animateurs et animatrices chevronnés et imaginatifs, pour préparer de fameuses soirées théâtrales durant lesquelles le plaisir de jouer finit toujours par voler la vedette ! Au total, 6 groupes, 6 spectacles, 72 participants ! Visitez le www.doublesigne.ca pour connaître la programmation complète. Billetterie : 819 565-5536.

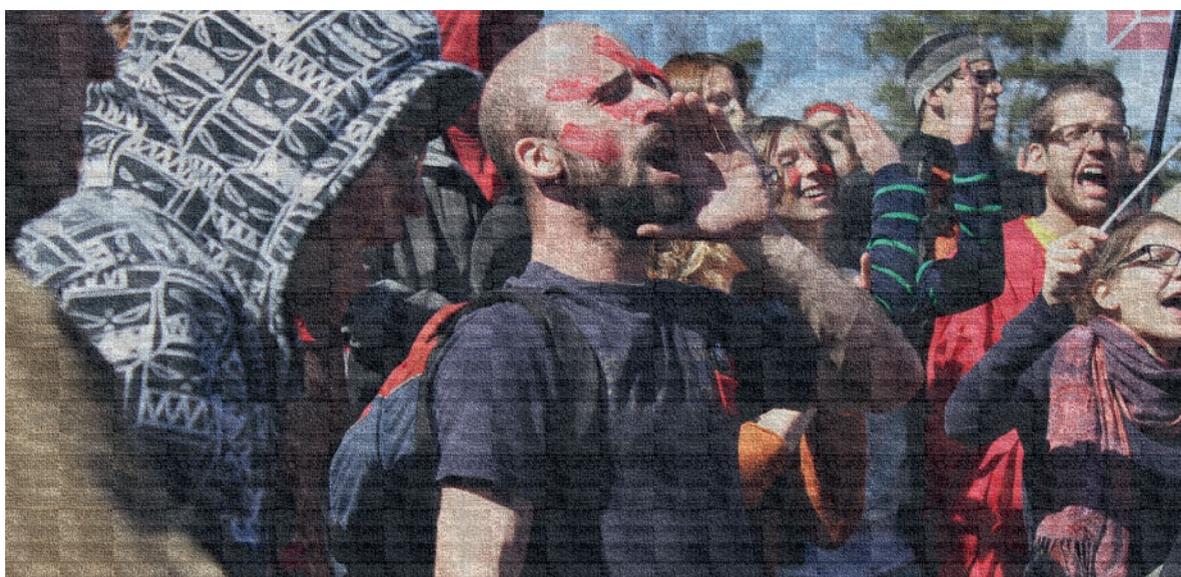
Le **Club Macintosh de l'Estrie** vous invite à ses réunions mensuelles qui se tiendront les lundis 12 mai et 9 juin de 19 h à 22 h au Centre communautaire arrondissement Jacques-Cartier, local 122-123, 2050-B, blvd de Portland. Au menu : présentations sur les ordinateurs Macintosh, iPhone et iPad, prix de présence aux membres, première visite gratuite. Le Club vous convie aussi à ses **Lundi Mac-Échange** les 28 avril et 26 mai de 19 h 30 à 22 h, à la bibliothèque Éva-Sénécal, salle 3, 420 rue Marquette : ateliers de discussion, dépannage, apportez votre Mac, iPhone ou iPad. Gratuit. Information au 819 569-0379 ou par courriel au info@cme.qc.ca.

Vous prenez soin d'un membre de votre famille présentant une perte d'autonomie ? Le **Regroupement des aidantes et aidants naturels (RAAN)** vous invite à un atelier thématique sur le mandat en cas d'incapacité et le testament, le mercredi 7 mai, de 19 h à 21 h. Le RAAN présente également un café-rencontre sur les façons de gérer de manière éclairée et avec discernement les situations difficiles. La rencontre sera animée par Micheline Gagnon et se tiendra le mercredi 30 avril, de 13 h 30 à 15 h 30. Les activités ont lieu au 2634, rue Galt Ouest. Pour information ou inscription : 819 562-2494, poste 34.

L'**Assemblée générale annuelle de Rayon de soleil de l'Estrie** se tiendra le 20 mai, à 13 h 30, au sous-sol de l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, au 905, rue Ontario.

Le **Centre d'activités récréatives des aînés et autres générations de Sherbrooke (CARAGS)** vous invite à la pièce de théâtre Dieu merci, on en profite, le samedi 3 mai à 19 h 30 et le dimanche 4 mai à 13 h 30. La pièce a été créée et est jouée par des membres du CARAGS. Les billets sont au coût de 15 \$ en prévente au sous-sol de l'église Immaculée-Conception sur la rue Larocque. 18 \$ à la porte.

Une photo de famille pour seulement 25 \$! Le 10 mai se tiendra un **Marathon photo** au profit de l'organisme **SPEC Tintamarre** qui offre des services aux enfants, adolescents et adultes aux prises avec un trouble envahissant du développement (TED) ou autres troubles apparentés, ou un trouble d'hyperactivité ou tout autre trouble mental diagnostiqué. Ces services incluent principalement des répit de fin de semaine, des répit scolaires et un camp d'été. Rendez-vous au Studio Élyx, au 979, rue Harcourt, de 10 h à 16 h, sur rendez-vous au 819 822-3918.



CULTURE DU VIOL

Julie Dionne

UNE IDÉE SE HEURTANT À PAS MAL DE SAGESSE POPULAIRE CES TEMPS-CI EST LE CONCEPT DE CULTURE DU VIOL. EH OUI ! JE CONFIRME QUE DES LOIS PROTÈGENT LES FEMMES ET LES HOMMES CONTRE LES AGRESSIONS SEXUELLES ICI. ET AUSSI QUE LA PLUPART D'ENTRE NOUS NE VOULONS PAS VIOLER QUI QUE CE SOIT. EST-CE POURTANT SUFFISANT POUR DIRE QUE NOUS NE VIVONS PAS DANS UNE CULTURE DU VIOL ? LA PLUPART DES GENS S'ENTENDENT PAR EXEMPLE POUR DIRE QUE L'INDE EST PORTEUSE DE LA CULTURE DU VIOL. POURTANT, LA MISE À MORT DE VIOLEUR EST MAINTENANT POSSIBLE, ET CE NE SONT PAS TOUS LES INDIENS QUI VIOLENT. QU'EST-CE QUI FAIT QU'UNE CULTURE EST DE VIOL ?

Ce texte se veut une tentative d'exploration de ce concept à travers une expérience assez personnelle, et il ne prétend pas trouver une réponse universelle à cette question. Et si vous faisiez le travail pour votre propre vie ? Car je pense que chacune et chacun gagne à répondre individuellement à cette question : vis-je dans une culture du viol ?

Définition

Ce texte tente de cerner les conditions nécessaires à l'émergence d'une culture du viol et les manières dont cette culture s'applique et agit. Brièvement, le terme culture du viol devrait décrire les mécanismes sociologiques menant une classe de la population à être plus vulnérable aux violences sexuelles. Il ne s'agit pas d'actions malveillantes, mais d'une réalité souvent difficile à changer individuellement. Certaines marques de ces sociétés sont des conditions permettant à la culture du viol de s'établir, d'autres sont la matérialisation de cette culture du viol en actes discriminants envers une classe sociale.

Conditions

Le maintien de tabous autour de la sexualité.

Les tabous sur la sexualité rendent les discussions sur le consentement difficiles, voire impossibles lors de relations passagères. Il peut mener à la négation du non-consentement, de bonne ou de mauvaise foi, celui-ci n'ayant pas été négocié en termes explicites.

La différenciation culturelle des genres.

L'attribution différenciée de marqueurs culturels selon le genre est une condition nécessaire mais non suffisante à l'arrivée des autres pratiques. Elle cause un éloignement empathique de la classe dominante envers la classe dominée. On définit les femmes comme étant ceci ou cela et par conséquent, devant avoir des comportements comme ceci

ou comme cela, surtout sur les questions liées à la sexualité.

L'objectification.

Elle consiste à réduire des personnes à un instrument de plaisir sexuel ou érotique. Elle peut être promue dans les publicités, ou par des blagues sexistes. Elle peut englober le fait de fixer des caractères spécifiques comme étant désirables.

Dépendance économique et sociale et affective.

La difficulté pour les femmes à ne pas dépendre des hommes pour subvenir à leurs besoins de base peut être augmentée par des préjugés sociaux dévalorisant les membres de cette classe n'étant pas encouplés. Cette dévalorisation passe entre autre par la circulation de mythes sur l'importance de l'amour, mythes visant particulièrement les femmes.

L'érotisation du viol et de la domination.

Elle consiste à présenter des scènes de viol ou de sexualité non consentie, ou encore de sexualité brutale comme étant excitantes. Cela a pour impact de construire des fantasmes de domination tant chez les hommes que les femmes.

Matérialisation

Le slut shaming.

Il consiste à isoler socialement toute femme ne démontrant pas une moralité sexuelle assez haute. Ce comportement incite les victimes à se taire de peur d'entacher leur réputation.

La tendance à la négation et minimisation du viol.

Elle consiste à affirmer, en cas d'agression sexuelle, qu'il ne s'agit pas d'un acte grave ou mal intentionné. Cette tendance amène à relever tous les éléments qui ne correspondent pas au mythe de « l'agression sexuelle typique », commise de nuit, dans la rue et par un dan-

gereux fou armé et à s'en servir pour minimiser ce qui est arrivé. Elle peut même être appliquée par la victime à son propre cas et le ou la convaincre de ne pas porter plainte.

Le blâme de la victime.

Elle consiste à faire porter sur la victime la responsabilité des événements et de souligner ses mœurs qui pourraient être interprétés comme des incitations à avoir des rapports sexuels avec elle. On pourra aller jusqu'à penser qu'elle a couru après, ou tout simplement qu'elle n'a pas été assez prudente. Aux accusations peuvent aussi être opposées les conséquences pour l'auteur du crime.

L'utilisation du viol comme menace ou punition.

A l'extrême limite, le viol peut même être une menace de punition et être mis à exécution. C'est à ce moment-là qu'il devient le plus clairement ce qu'il est : un instrument de domination.

Conséquences

Protection/emprisonnement.

Les femmes vivant dans une culture du viol sont protégées par leur entourage bienveillant du déshonneur d'un viol, mais aussi des réelles conséquences physiques et physiologiques qu'une telle violence peut engendrer. Elles sont donc privées de la liberté accordée aux garçons

Violences physiques et sexuelles.

Les femmes vivant dans une culture du viol sont plus susceptibles d'être victimes de violences de toutes sortes.

La culture du viol est diffuse

La culture du viol n'est pas le fruit d'une domination exercée consciemment, mais le fruit de rapports multiples. Elle est souvent héritée d'une tradition. Elle est appliquée passivement, autant par les femmes que les hommes, et autant aux hommes qu'aux

femmes, même si des différences de traitement sont remarquables dans nos sociétés.

Maintenant, sommes nous dans une culture du viol ? Je tente d'y amener une réponse à travers le kaléidoscope suivant. Ce sont des citations qui ont émaillées ma vie. La plupart sont récentes, certaines sont plus vieilles.

L'amour et la sexualité, un conte de fées ?

« Sur sa bouche en feu qui criait « sois sage ! », il posa sa bouche en guise de baillon,

et c'était l'plus charmant des remue-ménages, qu'on ait vu d'mémoire de papillon. »

« Je me souviens que ma mère m'ait empêchée d'aller jouer au sous-sol avec les autres, cette fois là. J'ai appris des années plus tard qu'il venait d'être accusé par une fillette de notre entourage d'attouchements sexuels. Mon premier sentiment en le sachant a été la colère, celle d'avoir été privée de jeux, parce qu'on préférerait maintenir le tabou que de me laisser la liberté à laquelle j'avais droit. »

« Les lois sont comme les femmes, elles sont faites pour être violées (Rires) »

« Et rappelle toi, aucun lâche ne peut gagner l'amour d'une lady ! »

« Mais quand le regard de Anne croisa celui du garçon assis au pupitre en face du sien, elle ressentit une étrange impression, comme si elle venait de découvrir son génie. »

« Elle savait qu'il ne voulait pas mal faire. On ne pouvait raisonnablement pas appeler ça un viol, elle avait après tout dormi dans le même lit que lui. Elle se retourna contre le mur, en maudissant son étourderie, et surtout cette peur qui l'avait saisie au moment de parler et de lui expliquer qu'elle n'en avait pas envie. Et si elle était enceinte ? Comment sa mère réagirait ? »

« Violent une féministe, c'est pas vraiment un viol. »

« Mon rêve ne serait pas complet, sans toi. »

« Elle cherchait encore celui qui la comprendrait sans qu'elle n'ait à lui dire, qui saurait poser

les gestes. Son « true love », son prince charmant. Il était là quelque part, et l'incapacité des autres à la deviner montrait bien qu'il ne s'agissait pas d'eux ! »

« Quand on fait un rêve plusieurs fois, on dit qu'il se réalise. »

« Elle prit son argent, en baissant les yeux. Il avait encore les pantalons baissés et ne s'occupait plus d'elle. La lueur de désir s'était éteinte dans ses yeux. En sortant de l'auto, deux jeunes hommes la sifflèrent. Elle marcha un peu plus vite, et au coin de la rue, entra dans l'auto d'Éric, lui remit l'argent. Une boule lui bloquait la gorge. »

« Bien sûr, avec son poids, elle ne pouvait pas s'attendre à rencontrer l'âme sœur. »

« Elle aimait cette image qu'elle avait d'elle-même, quand elle baissait pudiquement le regard, quand elle attendait qu'il vienne à elle. Inaccessible, intouchable, virginale. Ça lui allait bien. Elle ajouta un peu de fard à paupière, pour que ses yeux aient l'air plus enfantins. Elle ne pouvait décidément pas se passer de maquillage, pas avec ses yeux. Dommage que la nature l'ait faite ainsi. Elle remercia secrètement Dieu de l'avoir mise au monde en cette ère où de petites tricheries lui étaient possibles. »

« Je connais déjà mon avenir. Mon avenir, c'est toi. »

« On ne voyait que trop que le Prince était charmant, que je ne pouvais aimer que lui. »

« Il me pousse contre le mur, m'agrippe les deux mains, et les cloue au-dessus de ma tête tout en m'immobilisant avec ses hanches. De sa main libre, il m'attrape par les cheveux et tire dessus pour me renverser la tête en arrière ; il écrase ses lèvres sur les miennes. C'est presque douloureux. Je gémis, livrant passage à sa langue qui en profite pour explorer ma bouche. »

« Un vrai amoureux est protecteur, très jaloux et nous aime ! »

« Quelques heures par semaine au gym et elle verra des résultats. »

« Quelqu'un va la punir avec sa queue ! »

LES FEMMES AU TRAVAIL : DE L'AUTRE SIÈCLE À AUJOURD'HUI

Geneviève Giroux

AU DÉBUT DU SIÈCLE, AVANT LA CRISE ÉCONOMIQUE, LES FEMMES TRAVAILLAIENT DANS DES USINES DE TEXTILE POUR UN SALAIRE MOINDRE QUE CELUI DES HOMMES, ET PENDANT DE LONGUES HEURES (60 HEURES PAR SEMAINE). CE N'EST QU'EN 1919 QUE LA PREMIÈRE LOI CANADIENNE A ÉTÉ ADOPTÉE SUR LE SALAIRE MINIMUM.

Auparavant, un ménage utilisait 60 % de son revenu pour nourrir sa famille et seulement 20 % pour se loger. Aujourd'hui, c'est souvent l'inverse, 50 % du revenu sert à se loger et ce qui reste, on en fait ce que l'on peut. Pourtant, le salaire minimum des femmes est de 10,15 \$ de l'heure en 2014. La précarité est encore bien présente dans la vie des femmes.

Avant, les femmes qui travaillaient ne gagnaient que 50 % du salaire des hommes qui effectuaient le même travail. La loi sur le salaire minimum de 1919 a permis d'établir un revenu vital, qui à l'époque était de 12,20 \$ par semaine. Malheureusement, les employeurs trouvaient une façon d'échapper à cette loi et bien souvent les femmes travaillaient pour bien moins que ça !

C'est en 1921 seulement que les femmes ont eu droit à une loi concernant les congés de maternité. 1978 est une année charnière pour les femmes, enfin le Canada légiférait sur la notion d'égalité de salaire, et les femmes hôtesse de l'air de plus de 32 ans ont obtenu le droit de travailler après leur mariage. C'est aussi au cours de cette année-là qu'il fut interdit de congédier une femme enceinte.

Ces femmes qui avaient plusieurs enfants, qui ne connaissaient pas ce que voulait dire le mot « garderie », qui tiraient le diable par

la queue avaient enfin des droits. Wow ! La réalité, c'est que les lois parfois ne sont que sur papier, n'est-ce pas ? Encore aujourd'hui, les femmes ont les mêmes revendications qu'il y a presque 100 ans !

Ces femmes aux journées interminables qui travaillent encore après le travail, parce qu'il y a toujours un nez qui coule, un repas à faire, quelqu'un à consoler et puis s'il reste du temps pour dormir, c'est une bonne journée finalement.

C'est à peine exagéré. Les femmes ont toujours été moins scolarisées que les hommes. La femme était destinée à être une bonne femme au foyer, une mère, une épouse modèle et une bonne cuisinière avec de bonnes manières. « Multitâches », les femmes ont su, malgré un profond fossé entre elles et les hommes, arriver à s'instruire, à courir entre grand-maman-qui-garde-les-enfants et l'autobus pour arriver au travail. Puis, le soir entre les enfants, un mari qui attend comme les enfants son souper, à préparer le lendemain, comme si la vie n'allait jamais s'arrêter.

En fait, la vie ne s'arrête jamais longtemps pour une femme. La société lui a-t-elle déjà permis de le faire ? C'est la course pour tout le monde, pour une femme, c'est la course aux études, au mariage, aux enfants, à l'emploi

et puis elle n'arrête jamais. Où est passé le temps où il y avait assez pour tout le monde ? Où les enfants entraient de l'école et que maman attendait à la maison avec des biscuits chauds sortis du four ? Quoi ? Ça n'existe pas ? Ça existait quand les femmes ne travaillaient pas, avaient 12 enfants, que les plus âgés avaient quitté l'école pour travailler ou aider à la maison. L'idéal qu'on demande est lourd à porter sur les épaules des femmes qui tentent de tenir le coup et de faire plaisir à tout le monde.

Qui y trouve son compte ? Les femmes ? Elles sont libres parce qu'elles ont de l'argent, mais elles sont esclaves d'une société malade au lieu d'être uniquement esclave comme autrefois d'un mari passif ! Elles en auraient beaucoup à dire, ces femmes dans les foyers de retraités, sur leur maternité et sur le travail, si au moins elles se souvenaient. Peu se souviennent, quelques-unes peuvent enfin se reposer, et ce n'est pas avec la pension de la « shop » qu'elles finissent aux Bahamas !

Ça prend du temps changer le monde ! Ça prend beaucoup de femmes en colère pour qu'un homme soit d'accord pour changer les choses dans sa vie à lui ou pour abroger une loi. Comment serait ce monde si la femme était un homme, si l'homme avait les enfants, si l'homme allait à la garderie, si l'homme mouchait les nez qui coulent pendant que la femme rentrant directement de sa journée au bureau ouvrait son journal en attendant le souper.

On se donne un autre 100 ans pour que ça change vraiment ?



Evelyne Papillon



POISSON

Le micro-onde est tout le temps plein dans votre cafétéria. Faire un feu de camp dans les poubelles risque quand même d'alarmer les autorités. Lâchez l'originalité et faites-vous des sandwiches dégueulasses comme tous les autres employés.



BÉLIER

Vous lisez des magazines défraîchis au lieu de travailler. À votre place, je ferais bien attention, des plans pour que vous soyez influencé par la mode des années 90 et que vous vous mettiez à fredonner des chansons des BB.



TAUREAU

Tout en préparant des hamburgers à la chaîne, vous avez des rêveries diurnes impliquant un voyage dans le Sud et deux mariachis. Au retour, faites-vous une guacamole et chantant aïe-aïe-aïe-aïe et ça passera.



GÉMEAUX

On vous reproche de ne pas prendre assez d'initiatives au travail. Classifier les trombones par couleur n'arrangera rien à l'affaire. Flirter avec Ginette, Gertrude et Yolande non plus.



CANCER

Ça fait 40 fois que vous regardez l'heure en deux minutes. Portez le beau bracelet de toutes les couleurs que votre fille a fait, à la place de votre montre. Crise d'épilepsie en option.



LION

Vous n'êtes pas capable de recevoir des ordres, vous ne vous entendez pas avec vos collègues, vous n'aimez pas faire de la route et vous détestez faire des lunchs ? Arrêtez de nous embêter et devenez travailleur autonome à la maison.



VIERGE

Après votre manucure lorsqu'il n'y avait pas de client, vous avez entrepris une pédicure, les pieds bien accotés sur le bureau. Si les peaux mortes et les rognures d'ongles pouvaient parler, elles diraient que le secrétariat n'a pas de secret pour vous !



BALANCE

Vous êtes encore sur Facebook pendant la job. Vous écrivez un statut sur le printemps qui n'arrive pas juste avant de vous extasier devant un vidéo de chats. Suffirait que vous « likiez » le statut de votre collègue pour que la mise en abîme soit totale.



SCORPION

Vous commencez un emploi de cobaye. Même si vous n'aurez pas une petite roue pour tourner dedans avec de la « rip », je vous promets que vous allez en baver. Allo les effets secondaires, au revoir la mémoire et les cheveux !



SAGITTAIRE

Vous formez un nouveau au travail et sa phrase préférée est « Je comprends pas ». Il fait des gaffes, arrive en retard et mange la moitié de votre lunch car il a oublié le sien. Ne faites pas le malin, vous étiez bien pire dans vos débuts.



CAPRICORNE

On vous a mis dehors ? Profitez-en pour pelleter la neige et la lancer dans la rue afin qu'elle fonde plus vite. Pas dehors dans ce sens-là ? Allez donc quand même prendre de l'air, cela reposera tout le monde.



VERSEAU

Votre collègue vous refille tous les pires dossiers et vous craignez de manquer de temps pour vous en occuper. « Callez » malade une bonne fois, juste pour voir comment il fera dans son froc en vous remplaçant.

FESTIVAL CINÉMA DU MONDE : UN BILAN

Alexandre Demers

ON CONNAÎT DÉJÀ CANNES ET BERLIN. À MONTRÉAL, ON CONNAÎT LE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE ET LE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA, SANS OUBLIER LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART. PLUS LOIN, ON CONNAÎT CELUI DE TORONTO OU LE CÉLÈBRE SUNDANCE. QUAND FINALEMENT ON REGARDE ÇA, ON SE DIT : ET SHERBROOKE DANS TOUT ÇA ? QU'À CELA NE TIENNE ! LE 10 AU 13 AVRIL DERNIER AVAIT LIEU LE FESTIVAL DU CINÉMA DU MONDE DE SHERBROOKE (FCMS). VOICI CE QU'ENTRÉE LIBRE A À EN DIRE.



Il serait inutile d'attendre les résultats financiers et les statistiques de fréquentation pour savoir si la première édition de ce festival fut un succès. C'est le cas. Sur beaucoup de points et surtout vu la quantité de gens de tout âge rassemblés devant les écrans de la Maison du Cinéma. L'objectif de base de ses cofondateurs, Malika Bajjaje, directrice générale, et Denis Hurtubise, propriétaire de La Maison du Cinéma, qui était de « rassembler la population dans une célébration du cinéma d'ici et d'ailleurs » est bel et bien réussi.

S'il y a un hic dans toute cette histoire, c'est la quantité de films. Je dis un hic : c'est plus positif que d'autre chose. Considérant l'imposante programmation de 42 longs métrages de fiction, 16 longs métrages documentaires et 23 courts métrages, il devient très difficile pour un seul envoyé spécial de tout voir et de tout commenter. Malgré tout, ce n'est pas la volonté qui nous manquait. En plus des projections de la Maison du cinéma, on donnait des ateliers à la Salle du Parvis (comme la classe de maître d'Éric Falardeau au sujet de l'industrie des effets spéciaux au Québec), des premières québécoises un peu partout et des rencontres avec les réalisateurs aux quatre coins du centre-ville de Sherbrooke.

Autre point intéressant de ce festival : la diversité culturelle. Presque tout y passe : Québec, Mexique, Chili, Italie, France, Inde, etc. Combien de fois, par exemple, a-t-on vu un film mexicain sur nos écrans ces dernières années ? Et là je ne parle pas de Machete bien sûr ! La réponse : pas souvent. Avec la foule amassée dans les salles, c'est tout juste si on n'entend pas une pe-

tite voix qui marmonne : « pour une fois qu'il y a foule pour autre chose qu'un gros film américain avec du gros bang-bang. »

Avec l'impact de ces 4 jours, on peut voir le FCMS comme un mini Festival des traditions du monde (festival également co-créateur du FCMS) consacré au cinéma et au centre-ville. Et vu la quantité de partenaires de tout acabit, on ne doute pas des retombées que l'évènement a pu avoir sur la ville. Comme dirait l'autre, on redonne peu à peu aux gens l'envie de venir visiter le centre-ville, trop longtemps délaissé par la population au profit du Carrefour de l'Estrie et du Marais Saint-François. Mais bon, assez parlé du festival, parlons des films !

Ayiti Toma, au pays des vivants



Le documentaire du Montréalais Joseph Hillel dresse un portrait incroyable d'une population et d'un pays en proie à de constantes épreuves : Haïti. Un portrait méconnu par plusieurs d'entre nous puisque les rares fois où on entend parler, c'est au sujet des catastrophes ou des frasques de Danny Laferrière.

Des images touchantes nous invitent parmi un peuple fier de leur culture et de leurs origines, que ce soit sur les pratiques vaudou toujours d'actualité, à la révolte des esclaves au 18e siècle, puis à l'indépendance d'Haïti déclarée en 1804. Malgré cet évènement, le pays n'a cessé d'essuyer des revers et de payer une dette

imposante à la France (pour compenser monétairement, par exemple, ceux qui ont perdu leurs esclaves). Dette de plusieurs milliards de dollars qui n'aura été annulée qu'en 2009.

La variété des participants au documentaire, dont l'anthropologue Ira Lowenthal et l'acteur Sean Penn, sans oublier un prêtre vaudou et les intellectuels du pays, permet de donner l'heure juste sur l'état actuel de la république. Une république qui cherche encore à se remettre du terrible séisme de 2010 et à faire reconnaître mondialement la voix de ses citoyens malgré l'imposant fossé créé entre les riches et les pauvres.

Me and You (Io e Te) — sélection officielle — hors compétition — Festival de Cannes



Pour ceux qui connaissent Bernardo Bertolucci, ils se souviendront à la fois d'œuvres légendaires telles que *Le Dernier empereur*, 1900 ou *Le Conformiste*, autant que de ses œuvres beaucoup plus troublantes telles que *Dreamers*, *Le dernier tango à Paris*, ou encore *1900*. Bertolucci, à 74 ans, nous épaté avec un petit film beaucoup plus tranquille, datant de 2012 (9 ans depuis son dernier film). Avec *Me and You*, le réalisateur italien nous plonge dans la peau d'un garçon de 14 ans qui décide de fuir en n'allant pas à sa classe de neige pour se réfugier dans le sous-sol de son édifice à logement. Au milieu d'antiquités et de vieux souvenirs, Lorenzo se réfugie dans son monde, lisant et se nourrissant de peu. Survient Olivia, sa demi-sœur qui se cherche un endroit où dormir le temps de se sevrer de l'héroïne.

Les deux jeunes ne s'aiment pas. Pourtant, au fil de l'histoire se créera une amitié plus forte que lien familial. Ces deux êtres éclopés, un garçon introverti en

pleine puberté et une jeune de 18 ans ayant trop vécu, se retrouveront dans un huis clos émouvant sans même qu'on ait besoin de crier « inceste » comme on peut être habitué avec Bertolucci. En prime, une version italienne de la chanson *Space Oddity* composée et chantée par David Bowie. Ce genre de détail marque une génération.

Vann "Piano Man" Walls : L'esprit du R&B



Portrait fascinant du monde du blues, ce documentaire de Steven Morris suit Van Walls, un pianiste légendaire disparu depuis des années du monde de la musique. C'est en 1990 que Morris retrouve Walls dans une banlieue de Montréal où il vit depuis près de 40 ans. Le film retrace le parcours du pianiste de son Kentucky natal à New York où il enregistre jusqu'en 1955 avec les pionniers du rhythm and blues. On le retrouve ensuite à Montréal où au fil des ans il a gagné sa croûte en jouant dans les bars ou les hôtels.

Le film, tourné en bonne partie en 1993 et 1994, paraît de nouveau après avoir dormi sur des tablettes toutes ces années. En plus de la fantastique présence à l'écran de Van Walls qui, pour son âge, conserve une impressionnante vivacité au piano, on retrouve des entrevues de ses précédents collaborateurs et amis : Ruth Brown, Ahmet Ertegun, Dr John qui retracent son étonnante carrière.

Une petite perle à voir pour tous les amateurs de musique, connaisseurs ou non du monde du R&B. Ce film donne entre autres la chance de découvrir un personnage méconnu de ce monde et pourtant si talentueux. Toutefois, pour voir le film, il faut contacter le réalisateur sur le site officiel ou surveiller les festivals à venir.

Yes Sir ! Madame...



Ceux qui connaissent Robert Morin connaissent également son style percutant et par moment irrévérencieux, dans *Requiem* pour un beau sans-cœur ou *Le Neg* pour ne nommer qu'eux. Venu à Sherbrooke au dernier jour du FCMS pour présenter son dernier film, le réalisateur a pris également le temps de discuter avec le public de *Yes Sir ! Madame*, son étrange, mais non moins très amusant film de 1994.

Ici, on navigue entre fiction, biographie et scènes véridiques. Earl Tremblay, né en Acadie d'un père francophone et d'une mère anglophone nous raconte, au fil de 19 bobines de film, sa vie et sa misère, sa recherche d'un sens et d'une identité propre. Robert Morin, qui joue ici Tremblay tout en tenant la caméra, enregistre la 19e bobine en nous présentant les 18 autres. Au comble de l'absurde, il narre et bruite son histoire de plus en plus déroutante. Il narre à la fois en anglais et en français, traduisant au fur et à mesure ses paroles, jusqu'à ce que graduellement les deux langues s'affrontent et se battent pour obtenir le droit de parler.

À l'image du Canada, Morin nous jette au visage la confrontation des deux personnalités de son personnage qui cherche à tout prix à avoir une identité propre, jusqu'à en perdre la tête. Un très bel exercice de forme et une création originale à voir, pour ceux qui savent où chercher.

Monogame en série

POLITIK KILLS

Evelyne Papillon

UN SOIR OÙ J'ÉTAIS PARTIE AVEC UN NOUVEAU MEC INTÉRESSANT AU SALON DE THÉ, UNE CHANSON DE MANU CHAO S'EST MISE À JOUER : POLITIK KILLS. J'AI DIT QUE C'ÉTAIT BIEN VRAI, LA POLITIQUE ME TUAIT !

Martin ne l'entendait pas de cette façon. D'après lui, sans la démocratie, je ne serais pas grand-chose. Il affirmait qu'on est vraiment chanceux comparativement à d'autres pays et que même si j'étais une femme, je pouvais voter car d'autres avaient mené de grandes batailles. Il était curieux de savoir pour qui j'avais voté.

—Bien... je ne me suis pas tellement tenue au courant.

—Dans ce cas, c'est presque plus responsable de s'abstenir. Mais cette attitude m'échappe. Ce n'est pas si dur de se tenir au courant, il y a les journaux, Internet, la télé.

—Oui, mais l'intérêt n'y était pas. J'ai toujours l'impression d'une guéguerre niaiseuse et je souffre de déficit de l'attention aigu devant un tel spectacle.

—Sauf que ces gens vont décider de notre avenir, ça vaut la peine de les avoir à l'œil.

—Je n'ai rien contre signer des pétitions ou manifester. Je participe d'une autre façon, dans des causes précises qui me tiennent à cœur, tu comprends ?

—Je trouve que ce n'est pas un comportement adulte de laisser les autres décider pour toi.

J'étais piquée, il me semblait qu'il y avait de la place pour différentes formes d'implication et que je n'étais pas la fille la plus inconsciente que je connaisse.

Martin m'a dit que je devais être

du genre à voter Vert ou Solidaire. « Des partis d'indécis, de ceux qui ne veulent pas faire un vrai choix. » Un tel mépris me hérissait le poil sur les bras. Il enchaîne avec une question-piège. « Est-ce que tu aimerais que le Québec se sépare ? » En ce moment, j'aimerais surtout qu'il baisse le ton, car il me semble que tout le monde nous entend. Moi qui pensais avoir rencontré un gars avec une belle conscience sociale, je réalise qu'il est plutôt borné.

—Je pense que j'aimerais ça, mais je dis ça sans savoir les conséquences réelles que ça aurait. Moi, c'est surtout pour que notre culture et notre langue soient respectées et reconnues.

—Okay, pis l'économie, c'est pas important pour toi ?

—Regarde, je viens de te dire que je ne sais pas tout ce que ça implique, pars pas sur tes grands cheveux.

—On dit chevaux !

Je le sais bien... foutue nervosité. Ce gars me fait sentir de plus en plus inconfortable. Moi qui voulais avoir de belles discussions, je me retrouve à m'obstiner sur l'avenir de la province sans aucun plaisir.

—T'en fais pas, c'est ça notre génération. Une bande d'ignorants qui se prend pas en main. Ça aime mieux faire le party. Ça étudie super longtemps, pis c'est pas capable de se forger une opinion aux quatre ans.

Bon, là c'est trop. Moi, le discours sur les jeunes, pis dit par un jeune en plus... Faut-il être blasé rien qu'un peu ? « J'vais y aller, j'dois rentrer tôt. »

« J'ai aimé ça jaser avec toi, t'es différente des autres. Y en a qui pognent les nerfs quand on parle de politique. » Crapet ! Je déteste ce genre de personnalité qui enterre les autres et ne s'en rend même pas compte. J'étais vraiment fâchée et il ne s'en est même pas aperçu.

Qu'est-ce qui se passe dans ma tête pour que je me lie à des gens comme ça ? Au départ, j'aimais sa belle assurance et là, elle me donne envie de vomir. C'était l'ami d'autres amis, donc j'ai cru que par association, il devait être quelqu'un de bien. Comme quand on vote pour un parti malgré qu'on ne tripe pas sur le candidat de notre coin. Je ne suis pas si nulle en politique finalement.

Une personne avec des convictions, c'est beau, mais une personne qui démolit les points de vue des autres, ça n'a rien de sexy. C'est facile d'être attiré par des fonceurs, des grandes gueules, c'est eux qu'on voit en premier. Il y a des gars super, qu'on ne remarque pas tout de suite, mais qui sont respectueux et à l'écoute. Je ne dois pas regarder dans les bonnes talles comme dirait ma meilleure amie. Mais bordel que j'essaie. À force de rencontrer toutes sortes de gens, j'apprendrai à reconnaître les personnes néfastes, je les sentirai à des milles à la ronde. Une chose est sûre, en amour comme en politique, je ne veux pas voter pour le moins pire, je veux choisir le meilleur.



SPECTACLE BÉNÉFICE

L'ARRIMAGE

8 MAI 2014

20H

TIRE LE COYOTE

NOEM

GAROCHE TA SACOCHE

POUR SOULIGNER LA JOURNÉE INTERNATIONALE SANS DIÈTE

SPECTACLE BÉNÉFICE au profit d'Arrimage Estrie

au **Théâtre Granada**, 53, Wellington N.

Billets en vente au Théâtre Granada et chez Arrimage Estrie, 6, Wellington S. #204

ENTRÉE 25\$

Arrimage ESTRIE
WWW.ARRIMAGEESTRIE.COM

DEVIENS COLLABO !



Entrée libre est toujours à la recherche de collaborateurs pour écrire, dessiner, photographier ou tout simplement s'impliquer bénévolement dans la production du journal. Si votre plume s'impatiente de dénoncer ou de déconner, joignez-vous à l'équipe !

Courriel : journal @ entreelibre . info

ABONNEMENT DE SOUTIEN

S'abonner, c'est se donner les moyens de mieux s'informer !

Régulier : 20 \$

Institutions, organismes : 25 \$

Ci-joint, un chèque ou mandat-poste au montant de _____ \$ pour 8 numéros pendant 1 an. adressé à : Entrée Libre, 187, rue Laurier, local 317, Sherbrooke (Québec) J1H 4Z7

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Téléphone : _____